

L'ORGANE DE LA MILICE

JOURNAL MILITAIRE, LITTÉRAIRE ET NATIONAL.

PARAIT LE JEUDI.—Payable d'avance.

AVANT TOUT PROTÉGEONS NOS FOYERS.

AMYOT, FRENETTE ET CIE., *Éditeurs-Prop.*

FEUILLETON

L'ORGANE DE LA MILICE.

LE COLONEL DUHAUMERY

OU

La Richesse du cœur.

(Suite.)

Gaspard hochait tristement la tête.

—Sans réponse? répéta Michel.

—Non, continua Gaspard; la seule réponse qu'on m'ait faite, vous la redirai-je, Michel?

—Parle.

—Non. Qu'il vous suffise de savoir que pour vous, Michel, pour votre amour, j'ai souffert aujourd'hui un affront!

—Un affront, Gaspard! un affront!

—Une injure qui dégrade, qui déshonore! Votre lettre, elle a passé de laquais en laquais, jusqu'à son adresse.

—On l'a remise! interrompit vivement Michel. Tu es sûr qu'on l'a remise?

—Oui.

La poitrine de Michel se dilata à ce mot.

—Elle l'a lue alors!

—Je vous dis que le message est arrivé, j'en répond; mais.

—Achève.

—Le valet qui me l'a rendu m'a frappé!

—Ah!

—Au visage! Indignement insulté!...châtié de la main d'un laquais! en risée à cette valetaille!...Par la mort! souffleté ainsi! Sommes-nous donc esclaves encore! n'avons nous pas été délivrés, nous autres paysans?

—Non, reprit Michel d'une voix brève et étouffée. Non: c'est impossible! vous exagérez, Gaspard! vous n'avez pas été frappé.

—Pardieu si! répliqua le paysan irrité: aussi vrai que les domestiques ont jeté votre lettre comme cela par-dessus l'épaule, dans la boue, en ricanant, les lâches! Dix! ils étaient dix contre un! sans cela! Mais, à propos, que contenait donc cette lettre?

—Pas une ligne que l'esclave le plus soumis n'eût pu écrire à sa souveraine! Non, pas une!

—Eh bien, je vous conseil d'en rester là, car on vous promet le même traitement qu'à moi, si...

Gaspard allait continuer, lorsqu'un signe suppliant de la mère Philippine lui ferma la bouche. Il se fit un moment de silence.

—Endurons-nous cela, Michel?

—Pardon, ami; c'est ma faute. J'ai amené cette honte sur toi. Mais tu seras vengé, Gaspard! Les insolents! les insolents!—Bah! répondit Gaspard, ne pensez plus à moi; ce n'est pas de moi qu'il s'agit. Et puis, j'irais à travers feu et eau pour votre service. Et cet infâme soufflet...

—Redis-moi, Gaspard, redis-moi que tu as été insulté. Comment et pour quelle offense.

—Pour quelle offense? pardi! vous le savez bien!

Michel tenait la lettre. Son regard était fixe, ses dents étaient convulsivement serrées: tout son corps frémissait, secoué par une émotion violente. Tout à coup, l'orage qui grondait au fond de son âme se fit jour au dehors. Sa colère éclata fourgueuse et terrible. Il déchira la lettre en mille morceaux et foula aux pieds ses débris avec rage. En vain sa mère s'approcha de lui avec de douces paroles, pour calmer ce désespoir; en vain Gaspard essaya ses consolations les plus énergiques, Michel repoussa sa mère et son ami.

—Ah! s'écriait-il avec fureur, je jeterai son image dans la boue! Elle! je veux l'arrêter en pleine rue! je veux l'insulter! je veux frapper ses domestiques insolents! je veux.

Il s'arrêta brusquement, et se tournant vers sa mère:

—Ma mère, regardez moi bien, dit-il, ai-je un aspect ridicule ou repoussant.

—Toi!

—Oui; ou bien suis-je un lâche? ai-je commis quelque vol? ou mon âme s'est-elle souillée dans le mensonge?

—Mon enfant!

—Ou bien encore, dites-moi: suis-je un sot stupide, un vaniteux, un idiot? suis-je quelque chose de tout cela?

—Non, certes, non!

—Que suis-je donc alors?

Et la voix de Michel devint plus vibrante et l'expression de ses traits plus amère.

Que suis-je donc? oh! pire! cent fois pire! Je suis un paysan! Et cela s'avise d'aimer! cela, s'avise d'avoir un cœur, des passions comme les autres hommes! Rustre / va labourer la terre et courbe-toi sur ton sillon, si tu ne veux t'attirer les injures et le mépris des laquais!

En ce moment un domestique sortit de l'auberge et s'approcha de Michel une lettre à la main.

—Le citoyen Michel Schirmer? demanda le domestique.

Michel se retourna.—C'est moi. Que me veut-on?

—Une lettre pour vous.

—D'elle, peut-être!

Et il prit la lettre en tremblant.

—Qui me l'envoie?

—Le citoyen Lescaas, qui vous prie de lui faire l'honneur d'accepter à dîner à l'auberge du *Soleil d'Or*, sur le chemin de son château.

—Lescaas!

—Oui, Lescaas, Edouard Lescaas, un ci-devant marquis! dit en forme d'apostille le rude paysan Gaspard.

Michel ouvrit la lettre, et lut à demi-voix ce qui suit:

“Je connais votre secret. Vous aimez une personne que sa fortune et son rang dans le monde ont placée bien au-dessus de vous. Si vous avez de l'esprit, du courage et de la discrétion, je puis vous assurer la réalisation de vos vœux les plus chers. La seule condition que je mette à ce service, la voici: Vous promettez par serment d'épouser celle que vous aimez, de la conduire à votre demeure après la cérémonie nuptiale. Je vous parle sérieusement. Si vous voulez en apprendre davantage, ne perdez pas un moment, et accompagnez le porteur de cette lettre, qui vous conduira vers votre ami et protecteur.

“EDOUARD DE LESCAAS.”

Michel croyait rêver. Il relut plusieurs fois l'étrange missive, et se crut l'objet de quelque insolente mystification. Pourtant il se rassura en songeant que sa réputation de courage le mettait à l'abri d'une telle épreuve. Alors cette lettre était donc sérieuse?... Alors son secret était véritablement connu de M. Lescaas?

—Épouser celle que vous aimez!.. répéta lentement Michel. La conduire à votre demeure. Oh! mon Dieu! qui dont me tente ainsi? De quel démon de l'enfer suis-je le jouet en ce moment? Pourtant c'est écrit. Et ce domestique qui attend!

Gaspard et Philippine s'approchèrent. Michel paraissait toujours absorbé. Sa préoccupation les arrêta.

—Pauline de Martens! il y a un homme en ce monde qui te donne à moi! Et je n'ai qu'à faire un pas, à prononcer je ne sais quel serment! et tu m'appartiens! Tu m'appartiens! Bah! folie! Cela n'est pas vrai!

Il se mit à marcher avec agitation.

—Folie d'ailleurs d'aimer encore cette femme! Non, c'est une vision, c'est un fantôme de mes rêves que j'ai adoré. Maintenant c'est la réalité à laquelle je rends mépris pour mépris. Gaspard?

Il étroit la main du paysan.

—Gaspard, on t'a insulté, n'est-ce pas? on t'a frappé, on a jeté ma lettre dans la boue! Je t'ai promis vengeance et tu l'aura! Adieu, ma mère, je reviendrai bientôt. J'entre là. Oh! ma tête se perd! la terre fuit sous moi! Ta main, Gaspard! Non, il faut que j'aille seul.

Il restait immobile, la tête penchée, les yeux fixés sur le papier cabalistique, et relisant ces mots: “Épouser celle que vous aimez, la conduire à votre demeure!”

Le domestique à qui M. de Lescaas venait de faire un signe de la fenêtre, tenta d'arracher Michel à cette lecture.

—Quelle réponse ferai-je, monsieur?

—Aucune, dit Michel, comme réveillé en sursaut, je vous suis.

Il jeta un rapide regard à sa mère et à Gaspard, et, précédé du domestique, il entra dans l'auberge.

III.

Un mois s'est écoulé depuis l'entrevue de M. de Lescaas et de Michel. Cet entr'acte permet de changer la décoration de ce drame. Au lieu de la grande route, au lieu de l'auberge de maître Daniel, l'hôtelier du *Soleil d'Or*, notre théâtre représente un salon meublé avec élégance. Nous sommes à Lyon, dans la maison de M. de Martens, le célèbre négociant en soieries. Pauline a reçu ce matin encore le mystérieux bouquet dont l'envoi journalier cause tant de surprise à sa mère et donne tant d'humeur à son oncle. Les fleurs ont été acceptées avec joie par la jeune fille qui dispose artistement dans une jardinière. C'est sans doute le tribut de quelque galant métayer des environs. Ainsi rassurée, Pauline se rit des scrupules maternels et des remontrances grondeuses du colonel Damas.

—Cette petite fille est une folle, dit en riant la complaisante mère au sérieux colonel; si elle n'y prend garde, son étourderie lui fera manquer un beau mariage.

—Quel mariage?

—Vous le demandez! l'alliance la plus riche, la plus illustre, le parti le plus inespéré.

—Mais encore.

—Ah! au fait, vous êtes militaire, et votre correspondance avec le ministre de la guerre absorbe tous vos moments. Apprenez donc ce qui s'est passé ici depuis huit jours. Le comte Adriani Sarpi nous a été présenté.

—Qu'est-ce que le comte Adriani Sarpi?

—Mais vous le connaissez.

—Moi!

—Vous l'avez vu.

—Quand cela?

—Hier, avant-hier, tous ces jours-ci.

—Quoi! ce serait ce beau jeune homme, cet élégant muscadin que vous a présenté M. de Lescaas?

—Précisément.

—Bravo! ce comte Adriani me déplaît fort.

—Tant pis: moi, c'est mon héros. Quels agréments dans sa conversation! quel charme, quel esprit, quelle exquise politesse! Ah! c'est un homme qui a passé sa vie parmi les grands, au milieu des cours; cela se voit.

—Hé! hé! fit en ricanant le colonel, comment diable connaissez-vous les cours, vous, ma chère sœur? Remémorons: un homme se présente ici il y a trois semaines; il est bien mis, il reluit, il a bon air, belle façon; il porte au dos une étiquette de comte; et vite, c'est un comte! un comte italien encore, et vous en raffolez à la première vue; et vous lui jetez votre fille à la tête, c'est juger un livre par la reliure.

Madame de Martens, outrée d'indignation, ne trouva rien à répondre à son frère. Heureusement un domestique qui parut le tira d'embarras en annonçant M. le comte Adriani et M. le marquis de Lescaas.

Comme on le voit, les appellations nobiliaires, longtemps muettes en France, commencent à retrouver ça et là quelques échos complaisants. Tandis que le Directoire étalait au Luxembourg ses manteaux brodés et ses chapeaux à la Henri IV, quelques plaques reparaissent en cachette, quelques décorations oubliées reflorissaient discrètement à certaines boutonnières. On tirait des armoires les parchemins poudreux, on les feuilletait en famille, on se donnait du comte et du marquis à huis clos. Le salon de madame de Martens, la marchande de soieries, était entiché de noblesse, elle ne voulait voir que des nobles. On était sûr de se bien faire valoir auprès d'elle en lui annonçant un gentilhomme, si peu prouvé qu'il fût. Elle n'entraît pas dans l'examen approfondi de ces titres auxquels elle tenait tant. Pourvu qu'on se posât en gentilhomme, cela suffisait; on était admis sans vérification. M. de Lescaas eut donc beau jeu à produire son ami le comte Adriani Sarpi, gentilhomme florentin, fort riche et fort spirituel, voyageant incognito. (A Continuer.)